

## LA REDINGOTE



AMAIS habillemeut n'eut plus de fixité que celui des hommes dans la première moitié du dix-huitième siècle. Le trio du justaucorps, de la veste et de la culotte, le chapeau tricorne, les souliers à pièce et à talon, toutes ces créations du grand règne à son déclin subsistèrent comme l'idéal au dessus duquel il ne faut chercher à s'élever. La mode tourna autour, les respecta, ou du moins ne les toucha que dans d'imperceptibles détails.

Le justaucorps, ou autrement dit l'habit, pour nous servir du terme qui ne tarda pas à prévaloir, l'habit fut tantôt souple et flottant, tantôt raide et ajusté de près sur le corps. Il conserva ses manches en pagodes, largement ouvertes et retroussées jusqu'au coude. On imagina, en 1729, de bouillonner ses pans. Des deux côtés, à partir des hanches, furent pratiqués cinq ou six gros plis qu'on rebourra de papier ou de crin : c'était pour donner de la grâce à l'habit, "pour lui faire faire le panier," selon le langage de la mode qu'une satire du temps a fort maltraité :

Les hommes, à l'envi des femmes de nos jours,  
Du panier qu'ils frondoient empruntent le secours ;  
Leurs habits nous font voir, pour nouvelle parure,  
De leurs plis monstrueux la ridicule enlure, etc.

Un peu plus tard, les plis furent changés de place ; on les mit derrière, à droite et à gauche de la fente qui partageait les pans, et comme couronnement des deux groupes, on posa la paire de boutons qui garnit encore la taille de nos habits et de nos redingotes.

A propos de redingote, c'est ici le lieu de dire l'origine de ce vêtement. Il nous fut apporté d'Angleterre vers 1730, et le nom lui-même est anglais : *riding coat* habit à chevaucher. La redingote du temps de Louis XV ne se mettait effectivement qu'à cheval et l'hiver. On lit dans le Journal de Barbier que des hommes en redingote, c'est-à-dire des écuyers, accompagnèrent la voiture du roi se rendant inognito au bal de l'Opéra pendant le carnaval de 1737. L'idée qu'il faut se faire de ce vêtement est celle d'un large habit qui pouvait, à cause de son ampleur, se croiser sur la poitrine. Il était muni d'une ceinture à la taille, et par en haut de deux petits collets, dont l'un se relevait pour se boutonner devant le visage. Les piétons, pendant les grands froids, portaient non pas la redingote, mais le manteau du temps, appelé surtout qui était une casaque à larges manches, doublée de peluche.

## MARIAGE

Nos félicitations les plus sincères au colonel John Bayne McLean, président de la McLean Publishing Co. qui vient de se marier à Boston avec Mlle Slade, issue d'une des plus anciennes familles de la Nouvelle-Angleterre.

M. McLean est l'âme dirigeante d'un nombre respectable de revues canadiennes très estimées, telles que : Canadian Dry Goods Review, Canadian Grocer, Canadian Hardware and Metal Merchant, Canadian Book-seller and Stationer, Canadian Printer and Publisher, Canadian Military Gazette.

## Magasins de Nouveautés et Couturières de jadis



INTERROGEZ des personnes instruites et généralement bien informées. Demandez, car à quelle date remonte la création des grands magasins de nouveautés. Elles vous diront qu'il y a de cela un peu plus de trente ans, que ce fut dans les Annales du commerce un événement très grave et que les petits détaillants en moururent du coup.

Or, cette institution, que nous croyons toute récente, a, paraît-il, environ six cents ans d'existence. Nos Louvre et nos Bon Marché se retrouveraient des ancêtres jusque dans le treizième siècle. Ils datent du temps de saint Louis. Ils sont, comme on le voit, de bonne noblesse.

Avant la Révolution, chaque corps de métier avait sa spécialité bien définie, et chaque fabricant ne pouvait vendre que les produits de son industrie. De là, la nécessité d'établir un corps spécial de marchands à qui toute fabrication sera interdite, et qui, en revanche, auraient le droit de vendre toute espèce d'articles. Ce furent les "merciers."

Leurs boutiques représentent exactement, à part le luxe et l'étendue, nos magasins de nouveautés d'aujourd'hui. Une pièce de vers du quatorzième siècle, "le Dit d'un mercier," énumère tout ce qu'on y pouvait trouver : "les dames s'y procureront des articles de toilette les plus variés, depuis les gants, les rubans et les lacets, jusqu'au rose et au blanc pour le visage."

Ventent elles des agrafes et amémères, masques pour se cacher la figure, doublures d'hermine, vêtements confectionnés, bordés et garnis de peaux de marsonin et des bijoux, et du "bon savon de Paris ?" Elles n'ont que l'embaras du choix. Mais on trouverait encore dans ces magasins "les mieux approvisionnés du monde" couverts et moules à gâteaux, fruits, épices, safran pour assaisonner les viandes, drogues pour guérir diverses maladies, hameçons pour la pêche, clochettes pour mettre au cou des vaches et jusqu'à des cloches destinées aux convents."

En vérité, il s'en faut que nos magasins soient aussi riches, et ils auront fort à faire, s'ils veulent rivaliser avec les boutiques des merciers de jadis. A moins que dans ce temps-là déjà les prospectus ne fussent un peu menteurs.

Ce qui prouverait une fois de plus que nous n'avons rien inventé, pas même la réclame.

Les merciers eurent d'abord leurs boutiques rue Quincampoix, puis rue du Beurre. Au dix-septième siècle, plusieurs d'entre eux et les plus réputés s'installèrent dans une galerie du Palais de Justice, à l'endroit qu'occupent aujourd'hui les loueurs de robes et de toques à l'usage des avocats. C'était au temps de Louis XIII une des promenades à la mode, et l'un des lieux de rendez-vous du beau monde. Corneille y encadra l'action de l'une de ses comédies justement intitulée : *la Galerie du Palais*. Le mercier y fait en ces termes offre de sa marchandise :

"Ne vous vendrai-je rien, Monsieur ? Des bas de soie.

Des gants en broderie ou quelque petite oie ?"